

3 – SIRÈNES

On lui a fait visiter sa cabine. Un vrai lit aux draps de lin parfumés. Des cloisons d'acajou verni. Un écran de télévision aux dimensions gigantesques. De beaux petits rideaux écossais bordant le hublot de cuivre.

Et puis les mots, les phrases, les sourires, les regards bienveillants de tous les membres d'équipage, sans exception, comme à un convalescent dans un hôpital. Et toutes les photos qu'ils ont prises de lui, comme s'il venait de gagner le million du loto.

— Voilà. Nous vous laissons une heure pour ramener à bord vos affaires et vos souvenirs. Il doit y en avoir beaucoup, non ? Soyez sélectif !

Le commandant galonné lui fait un clin d'œil.

— Vous comprenez, vous devrez être rapide... et discret : aucun des 500 passagers n'est au courant. Nous leur avons parlé d'une brève escale technique. Je suis malheureusement tenu au programme de la croisière. Pour vous aider à respecter le timing, je ferai actionner la sirène du navire à chaque quart d'heure. Si vous le dépassez, nous appareillerons sans vous, à mon grand regret.

On l'a équipé de chaussures de sport aux couleurs fluo. Elles sont, lui-a-t-on dit, de la dernière mode. En attendant, elles lui meurtrissent les pieds. Il les enlèvera plus tard, quand il sera à l'abri des regards. Il a troqué son inséparable poncho en toile à voile cousu avec des nerfs de sanglier contre un jean et un tee-shirt jaune siglé de grandes lettres blanches.

Le voilà seul à présent, grim pant sur la colline.

Cette même pente, il l'avait gravie pour la première fois, plein d'espoir et d'ardeur, après être resté plus d'une journée et une nuit étendu sur la plage, nu, à récupérer de son combat avec les éléments. Il porte ses chaussures fluo autour de son cou, attachées par leurs lacets. Ses pieds sont trop habitués, après ces dix années, au contact rugueux des cailloux autant qu'à la douce caresse du sable de la plage. Il va pourtant falloir à nouveau les chausser, une fois retourné à sa vie d'avant, à Paris, son appartement, ses amis. À cette pensée, Jacques esquisse un sourire, le premier de cette matinée riche en événements.

Il arrive au sommet. En pivotant à 180 degrés, Jacques retrouve la vision panoramique de la topographie complète de l'île, telle qu'il l'avait découverte dix ans plus tôt. Ce spectacle l'avait consterné. Il avait compris que son univers serait fermé et exigu.

Abrité par le petit bois, s'élève, à sa gauche, sa case construite en troncs de palmier. Trois cyclones essuyés sans dommages ont prouvé sa solidité. Il pénètre dans une cour clôturée de blocs de lave légère prélevés sur les flancs du volcan tout proche. En son centre rougeoient les restes du feu qui a fait se détourner, au petit matin, le paquebot de croisière *Marguerita*. Une basse-cour d'oies sauvages et de cormorans enfermés dans une cage en bambou l'accueillent joyeusement de leurs cris.

Une fois à l'intérieur de sa case, Jacques ouvre un des volets. La lumière matinale jaillit en un faisceau poudreux et bleuté. Sur les murs s'étalent plusieurs œuvres de lui, exécutées selon une technique personnelle : feuilles, pétales de fleurs, fruits séchés auxquels sont mêlés brins de paille et coquilles d'œuf pilées, le

tout collé avec de la peau de poisson macérée. Quelques meubles, faits de carcasses de tortue vernies au blanc d'œuf et de cornes d'animaux fossiles, encadrent la pièce, dont son lit, aux draps de toile à voile toujours défaits depuis son lever. Il y a également un bureau, installé devant la fenêtre qu'il vient d'ouvrir, donnant sur la mer. Il disparaît presque sous un monceau de feuilles d'aman-dier sauvage, couvertes d'une écriture à l'encre de poulpe : le roman qu'il est en train d'écrire. Au-dessus de la fenêtre, un prénom est inscrit en lettres capitales composées avec des coquillages :

« JULIETTE »

*

* *

Un son à deux temps, strident, lugubre, le fait sursauter.

C'est le premier appel de sirène du *Marguerita*. Il se répète trois fois, répercuté par les reliefs voisins. Déjà un quart d'heure qu'il a quitté le navire !

Jacques se raidit. Il ne faut pas céder à la nostalgie. Choisir, c'est renoncer. Et lui, il a déjà choisi : le retour à la vraie vie. Celle où l'on communique avec les autres, celle où l'on aime et est aimé, où l'on crée, où on est reconnu.

Il doit se centrer sur deux tâches, deux seules :

– rendre la liberté à sa basse-cour ;

– prélever quelques témoins de ce présent devenu passé en l'espace d'une heure ce matin.

Jacques va ouvrir, d'une main ferme, la cage aux oies sauvages et cormorans. À son grand étonnement, aucun animal ne bronche ni ne s'enfuit. Il n'insiste pas.

De retour dans sa case, il lui faut maintenant passer à l'action suivante, plus longue, plus délicate. Par quoi commencer ? Par les menus objets qui ont joué un grand rôle dans sa vie insulaire. En priorité vient la montre qu'il portait la nuit du naufrage, au mécanisme bloqué mais pieusement conservée : c'était un cadeau de